

AVANT ET APRÈS



Madame Bingo.—Je vais être si heureuse de vous voir à notre petite fête de jeudi prochain avec votre mari !

Madame Congo.—Comment ? Votre mari a invité le mien à passer la semaine prochaine à New-York.

Madame Bingo.—Ça, c'est avant qu'il ait eu l'avantage de me consulter.

AMOUREUX ROYAUX

Les fiançailles du regretté Duc de Clarence, (Galles, que la mort vient de faucher à la fleur de l'âge, rappellent certaines épisodes de Cour, où ont figuré, dans leurs jeunes années, la Reine Victoria, le Prince de Galles et sa sœur la Princesse Louise, dont les mariages ont été plus ou moins romanesques, où l'amour ayant eu, comme chez le commun des mortels, son mot à dire.

Avant son mariage, le Prince Albert était un hôte assez assidu au château de Windsor. On dit que la jeune Reine dansait souvent avec lui et lui montrait certains égards, qu'elle se gardait bien de témoigner aux autres personnes de son entourage.

Un jour, dans un grand bal, Sa Majesté lui offrit un bouquet. Boutonné jusqu'au col, dans son habit de Cour, le Prince ne pouvait l'attacher à sa boutonnière. Nouvel émule de Sir Walter Raleigh, il prend un canif, fait une ouverture à son habit à l'endroit du cœur et y dépose avec amour le bienheureux bouquet.

Il paraît avéré que c'est la Reine elle-même qui fit les premières avances ; les opinions toutefois sont partagées sur la question des fiançailles. Les uns prétendent que la Reine, dans le but d'encourager son timide amoureux, lui aurait demandé si l'Angleterre lui plaisait, et qu'il aurait répondu tout simplement : "Oui, beaucoup." Le

jour suivant, elle répéta la même question et reçut la même réponse.

Le troisième jour, la Reine lui aurait demandé, en rougissant, s'il n'aimerait pas à vivre en Angleterre ? Il comprit, aux paroles affectueuses de Sa Majesté, et surtout à son air troublé et embarrassé, le bonheur qui l'attendait. Il fit alors sa déclaration en règle et le mariage fut décidé.

D'autres prétendent que lorsque la Reine lui demanda s'il aimerait à vivre en Angleterre, et que le Prince lui répondit : "Je le voudrais de tout cœur," Sa Majesté lui aurait dit : "En ce cas il ne dépend que de vous d'y rester, voici ma main."

On sait que c'est en Allemagne que le Prince de Galles rencontra pour la première fois la Princesse Alexandra. C'était en 1861, à une grande revue des troupes. La Princesse était alors en visite à la Cour de Berlin.

La rencontre des jeunes gens produisit les meilleurs effets et le Prince Con-

sort consigna dans son carnet cette remarque, qui démontre les espérances qu'il entretenait déjà : "La Princesse Alexandra recueille partout sur son passage des louanges méritées ; les jeunes gens semblent déjà éprouver un vif attachement l'un pour l'autre." L'annonce officielle du mariage, qui se fit plus tard, disait : "qu'il était basé sur un amour réciproque et sur les mérites personnels de la jeune Princesse."

Dès son premier jour en Angleterre, la nouvelle mariée conquiert d'emblée tous les cœurs. Sa beauté ravissante et la bonté et la douceur, qui se manifestaient dans ses moindres actes, impressionnèrent tellement les gens, que la foule conçut pour elle un culte et un attachement qui ne firent que s'accroître par la suite.

C'est en Octobre, 1870, que la Princesse Louise fut fiancée au Marquis de Lorne. Pendant une promenade qu'ils firent ensemble de Glassalt Shiel au Dhu Loch, ils se firent des confidences. Revenue au château, la jeune Princesse alla trouver sa mère et lui fit part des intentions de Lorne et de sa demande en mariage, avouant naïvement qu'elle

l'avait accepté pour mari, croyant pouvoir compter sur le consentement de sa mère.

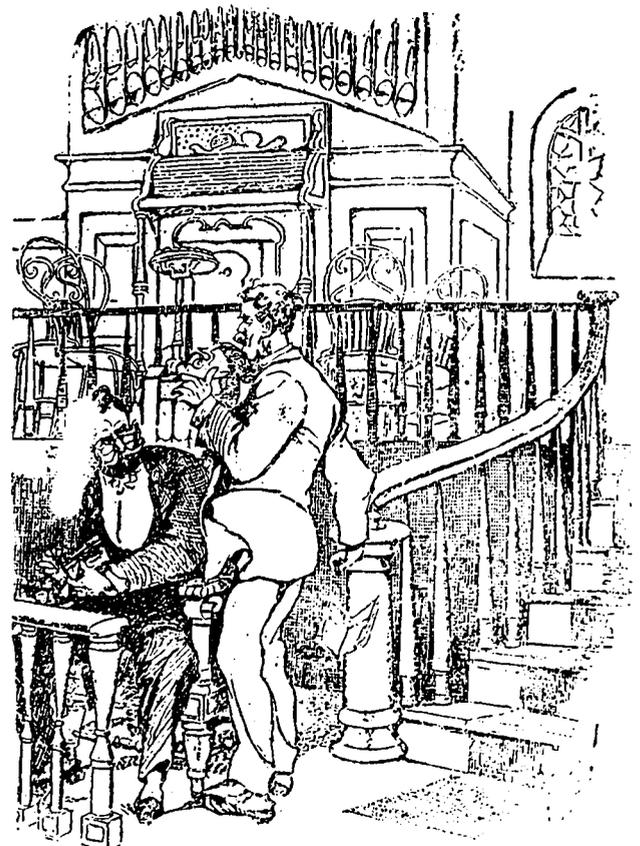
"Quoique je m'attendais depuis quelque temps à ce résultat," écrivait quelques jours plus tard la Reine, "je n'en fus pas moins profondément attristée. L'idée de perdre ma fille me fit cruellement souffrir. Il ne me restait qu'à prier Dieu pour que son bonheur fût parfait."

Le duc de Fyfe était un visiteur assidu chez le Prince de Galles, dont il était grand ami. La Duchesse, sa femme, n'était alors qu'une enfant. Leur liaison date donc de très loin. On remarque, même alors, que le Duc semblait beaucoup s'occuper de la jeune Princesse ; il intercéda sans cesse pour elle, lorsqu'elle avait fait quelque espièglerie, qui méritait réprimande. Malgré les défenses formelles de la mère, il trouvait moyen de passer en cachette à la jeune fille certains bonbons dont elle était friande. Louise, naturellement, l'idolâtrait et ne manquait jamais, le jour de sa fête, de lui présenter quelque petit bibelot confectionné de ses propres mains.

Pendant ce temps, la jeune princesse grandit. Ses seize ans sont sonnés ; c'est une belle et grande fille, mais pas du tout fière. Elle adore toujours le duc, mais cache ce sentiment bien loin au fond de son petit cœur. Elle est femme maintenant, et devient tout timide et gênée lorsqu'elle le rencontre. Lui, se trompant sur le sentiment qui l'inspire, la croit orgueilleuse et hautaine et la traite avec indifférence. Elle continue pourtant tous les ans à lui broder, pour le jour de sa fête, quelques jolis cadeaux, mais l'époque arrivée, le courage lui manque et elle serre tristement dans un tiroir ces mille petits riens qu'elle avait préparés avec tant d'amour.

Un beau jour, ces grands amants ont vu clair ; la paix s'est faite et le bonheur règne sans mélange au château de Fyfe. On se demande aujourd'hui, si, en vue de certaines éventualités, un descendant de cette maison ne pourrait pas monter sur le trône d'Angleterre.

TOUT NATURELLEMENT



(A la grand messe.)

L'organiste.—Qu'est-ce que je vais jouer ?
Le maître de chapelle (qui a passé la nuit au club).—Qu'est-ce qui est l'atout ?